

Heinz FÄHNRIch, *Die ältesten georgischen Inschriften*, 247 pages, 160 × 242 mm, Leyde – Boston, MA, Brill, 2013. ISBN : 978-90-04-24921-9.

Ce recueil d'inscriptions géorgiennes vient combler une lacune en donnant pour la première fois un accès aisé à un matériel de première importance. En cela, il s'inscrit dans la lignée des nombreux et aujourd'hui indispensables ouvrages de référence (grammaires, dictionnaires, dictionnaires étymologiques) déjà publiés par l'éminent kartvélogue.

Une introduction rappelle le développement graphique de chacune des trente-huit lettres que compte l'alphabet géorgien ancien (c'est-à-dire incluant la voyelle ჟ < ოჟ mais pas le ფ), de l'écriture *mrgwlovani* classique au *mxedruli* moderne. Suit un tableau du système consonantique du géorgien ancien, qui n'a pour intérêt que d'assister les lecteurs qui seraient peu familiers avec la translittération de cette langue.

La section suivante est de loin la plus volumineuse : 109 inscriptions en alphabet *mrgwlovani* datant des IV/V^e aux X/XI^e siècles, toutes gravées sur pierre, y sont présentées. Il s'agit pour la plupart d'inscriptions à vocation privée (prières, épitaphes) ou bien d'inscriptions de fondation ou de donation. Toutes sont issues du premier volume du *Corpus des inscriptions géorgiennes*¹, sans pour autant que l'ouvrage de H. Fähnrich n'ait prétention à le remplacer : en effet, d'une part il s'agit seulement d'un choix d'inscriptions, d'autre part il ne contient aucune reproduction photographique. En revanche, l'auteur produit le tracé de chaque inscription, ce que l'on ne trouve pas dans le *Corpus*. Pour chaque inscription sont données, après une description plus ou moins concise de l'objet et des circonstances de sa découverte, (a) une transcription brute du texte en caractères *mxedruli* contemporains ; (b) la translittération latine de cette transcription ; (c) une seconde transcription où les abréviations sont résolues, les mots espacés et la ponctuation restituée ; (d) la translittération de celle-ci ; (e) une traduction en langue allemande. Un commentaire plus ou moins étendu clôt la présentation de certaines inscriptions.

Ensuite, l'auteur présente de même les trois inscriptions découvertes près de Bethléem, dans les ruines d'un monastère géorgien ; il relaie les conclusions de G. C'ereteli, selon qui deux de ces inscriptions, à dater du début du V^e siècle, seraient antérieures aux plus anciennes inscriptions trouvées sur le sol géorgien. Une première synthèse est alors consacrée aux caractéristiques paléographiques, linguistiques, lexicales et structurelles de cet ensemble de 112 inscriptions, où l'auteur met l'accent sur les archaïsmes de toutes natures.

H. Fähnrich consacre ensuite une petite section à quelques incohérences entre ces découvertes archéologiques et le donné linguistique et la tradition. Ces points sont de nature à susciter chez le lecteur l'impression que le lien entre la christianisation de

¹ N. ŠOŠIAŠVILI, *ქართული წარწერების კორპუსი. ლაპიდარული წარწერები* [*Corpus des inscriptions géorgiennes. Inscriptions lapidaires*], t. 1, *აღმოსავლეთ და სამხრეთ საქართველო (V-X სს.)* [*Géorgie orientale et méridionale (V^e-X^e s.)*], Tbilissi, 1980.

la Géorgie et l'invention de l'alphabet géorgien est moins logique et moins plausible qu'il n'y paraît.

L'auteur poursuit par la présentation de neuf des dix inscriptions découvertes à Nek'resi à la fin du siècle dernier, auxquelles s'ajoutent quatre inscriptions exhumées à Rustavi depuis 1950 – ce qui porte à 125 le nombre total d'inscriptions examinées. Les caractéristiques de ces inscriptions sont ensuite décrites, selon le même modèle que pour les inscriptions chrétiennes. Enfin, ces deux types d'inscriptions sont comparés. Fähnrich tient à souligner, dès que son développement le lui permet, combien attribuer à la période préchrétienne les inscriptions de Nek'resi et de Rustavi permet de surmonter tous les problèmes posés par la théorie d'une invention de l'écriture géorgienne en lien avec la conversion au christianisme.

Le livre aurait pu s'arrêter ici. Mais il faut comprendre son titre, *Die ältesten georgischen Inschriften*, au pied de la lettre. En effet, Fähnrich y traite non seulement des plus anciennes inscriptions en alphabet géorgien, mais également des inscriptions pré-alphabétiques retrouvées à divers endroits de Géorgie, en majorité sur des tuiles, plus rarement sur pierre ou sur d'autres objets en céramique. C'est à cette catégorie de « textes » qu'est consacrée la dernière partie du livre, introduite par l'évocation des sources écrites, tardives, qui suggèrent l'existence d'une écriture géorgienne avant même le règne de Pharnabaze. L'auteur passe sur les pictogrammes et autres symboles de la culture de Trialeti (ca. 2500-1500 av. J.-C.), qu'il estime sans postérité, pour s'arrêter un instant sur deux inscriptions sur pierre. La première, retrouvée à Xaxmatis Žvari (Khevsourétie), consiste en deux signes, dont le premier ressemble de près à la lettre α ; la deuxième, remployée dans la façade de l'église de la Dormition de Ninoc'minda (Kakhétie), comporte trois lignes de caractères ressemblant vaguement à des lettres grecques et commence par une croix. Aucune datation n'est proposée pour ces inscriptions. Ensuite sont produites une quinzaine de listes de signes énigmatiques, gravés sur des tuiles le plus souvent, attestés à différents endroits de Géorgie depuis environ 350 av. J.-C. jusqu'au III^e siècle apr. J.-C.

C'est seulement à la dernière page (p. 232) que l'auteur, fort des constats et conclusions exprimés au fil de son livre, expose sa théorie sous un jour complet. Il aurait existé de longue date un système d'écriture syllabique, que les Géorgiens auraient développé suite à des relations suivies avec d'autres communautés du bassin méditerranéen faisant usage d'un syllabaire. Vers la fin de l'âge du Bronze, lors de leur migration vers le territoire de l'actuelle Géorgie, les populations proto-géorgiennes, installées à l'origine plus au sud-est, auraient emporté avec elles leur système d'écriture. À l'époque hellénistique, au tournant du IV^e et du III^e siècle, l'influence grecque aurait conduit le roi Pharnabaze I^{er} (Parnavaz) – ou son prédécesseur Azon (p. 217) – à réformer cette écriture, donnant naissance à l'alphabet *mrgwlovani*. Les deux systèmes auraient coexisté des siècles durant, jusqu'à l'introduction du christianisme en Géorgie. Cette opinion de l'auteur clôt ses conclusions : « Natürlich sind diese Überlegungen hypothetisch, sie scheinen aber durch die Fakten gerechtfertigt. ».

En effet, le mérite de H. Fähnrich est de proposer une interprétation cohérente de l'ensemble du matériau épigraphique, examiné à la lumière combinée de la paléographie, de l'archéologie et de la linguistique, pour offrir une réponse complète à la question des origines de l'alphabet géorgien. Son ouvrage apparaît dès lors comme un nouveau jalon dans la longue et disputée histoire de cette problématique. Il s'agit aussi de l'aboutissement d'une réflexion de la part de son auteur, qui avait déjà, dans plusieurs publications antérieures², fait état de son inclination pour la théorie « pharnabazienne ».

Résumons les arguments avancés. Fähnrich insiste beaucoup sur l'existence de plusieurs sources littéraires (en majorité géorgiennes) parlant de l'apparition de l'alphabet géorgien comme d'une invention indigène. Par ailleurs, la terminologie de l'écriture en géorgien (racine *c'er-*) fait référence à une gravure en creux, comme se présentent les inscriptions de Nek'resi, que Fähnrich juge pré-chrétiennes, tandis que dans les plus anciennes inscriptions chrétiennes, les caractères sont en relief. Or L. Č'ilašvili, qui a mis au jour les inscriptions de Nek'resi, les date toutes entre le IV^e siècle av. J.-C. et le III^e siècle apr. J.-C. Les inscriptions de Nek'resi et de Rustavi sont dépourvues du lexique chrétien employé dans les autres inscriptions anciennes ; les formes archaïques de certaines lettres invitent en outre à les supposer plus primitives que ces autres inscriptions.

Cependant, la thèse de Fähnrich soulève autant de problèmes qu'elle semble en résoudre. Il faut se demander pourquoi, dans la Géorgie pré-chrétienne, les inscriptions en alphabet géorgien seraient si peu nombreuses en regard des inscriptions grecques, araméennes et hébraïques. Surtout, si la mise au point de cet alphabet est partie des milieux du pouvoir, pourquoi aucune inscription officielle ne l'emploie-t-elle ? Pour ne prendre qu'un exemple, la stèle d'Armazi (vers 150 av. J.-C.) est un bilingue grec-araméen (« armazique ») ; n'y eût-il pas eu lieu d'y employer également l'alphabet géorgien, si Pharnabaze en était l'inventeur ?

D'autre part, Fähnrich (p. 214) affirme que les caractéristiques structurelles des inscriptions de Nek'resi et de Rustavi les distinguent nettement des inscriptions chrétiennes. L'absence de toute allusion au christianisme y est indubitable. Mais la formulation *ese saplavi ...isi* « ceci [est] le tombeau de ... », que Fähnrich mentionne, est tout à fait analogue au *ese žwari ...isi* « ceci [est] la croix de ... » des anciennes inscriptions chrétiennes. Les avertissements du type *numcavin ...* « que personne ne... », ne figurent pas, il est vrai, dans les inscriptions géorgiennes chrétiennes (cf. cependant une formulation similaire à la fin de l'acte d'aliénation de Č'alisubani = n° 63, p. 104-107) ; mais s'agit-il d'un élément suffisamment distinctif, étant donné que des exemples en existent ailleurs, sur des stèles chrétiennes grecques et latines entre autres ?

² Déjà dans H. FÄHNRIK, *Georgische Literatur*, Aix-la-Chapelle, 1993, p. 28-30, ID., *Grammatik der altgeorgischen Sprache*, Hambourg, 1994, p. 5-6, e.a. ; voir aussi les publications mentionnées dans la bibliographie de l'ouvrage ici discuté.

Dans des temps récents, d'autres chercheurs, notamment W. Seibt³ et S.H. Rapp⁴, se sont prononcés, à l'aide d'arguments convaincants, contre cette théorie. Son principal point faible est qu'elle se base sur des témoignages tardifs. La plus ancienne source à citer Pharnabaze comme « inventeur » de l'écriture géorgienne est la première section de la *Vie des Rois du Kartli* (*cxorebay kartvelta mepeta*), qui constitue elle-même le début de la *Vie du Kartli* (*kartlis cxovreba*). Rapp, à qui l'on doit d'avoir établi de façon décisive la nature composite de la *Vie des Rois du Kartli*, intitule cette section initiale *Vie des Rois* et la date d'environ 800 apr. J.-C. ; l'ensemble aurait été édité et révisé par l'évêque Leont'i Mroveli à la fin du XI^e siècle. Fähnrich suit quant à lui l'opinion traditionnelle qui fait de Leont'i Mroveli l'auteur de toute la *Vie des Rois du Kartli* (p. 188). Il est donc prêt à admettre comme véridique le témoignage d'un auteur éloigné d'environ 1300 ans des faits qu'il rapporte. Les trois sources textuelles sur lesquelles il se base pour appuyer sa théorie d'un syllabaire pré-pharnabazien ont quant à elles été rédigées entre la fin du XVII^e et le début du XIX^e siècle.

Par ailleurs, le silence total des autres chroniques géorgiennes, ainsi que de l'historiographie arménienne, sur une écriture géorgienne pré-chrétienne n'est pas expliqué. De même, l'on aurait aimé que Fähnrich explique comment sa théorie tient compte de la forme de la lettre †, ainsi que de la forme et de la position en fin d'alphabet de la lettre X, ces deux lettres n'étant pas attestées dans les inscriptions de Nek'resi et de Rustavi : leur connotation chrétienne ne serait-elle dès lors que le fruit d'une coïncidence ?

Il nous semble que la théorie d'une origine chrétienne pour l'alphabet géorgien peut s'accommoder du témoignage de ces inscriptions, d'une façon que S.H. Rapp a bien montrée : il s'agit de traces laissées par une communauté mazdéenne, non pas antérieurement à la diffusion du christianisme en Géorgie, mais dans les premiers temps de celle-ci. Pour autant, l'idée de l'utilisation d'une écriture en Géorgie à date pré-chrétienne n'est pas à rejeter ; mais il pourrait bien tout simplement s'agir de l'armazique.

Nous estimons par ailleurs qu'une adoption rapide de l'écriture conçue par les chrétiens explique la présence d'archaïsmes dans ces inscriptions, qui vraisemblablement prédatent bien celles de Bolnisi et d'Urbnisi. À notre sens, le fait qu'une part significative de ces stèles portent une formule d'avertissement est de nature à conforter cette idée : en effet, de tels messages se comprennent dans un

³ W. SEIBT, « Wo, wann und zu welchem Zweck wurde das georgische Alphabet geschaffen? », dans ID. – J. PREISER-KAPPELLER (Hrsg.), *Die Entstehung der kaukasischen Alphabete als kulturhistorisches Phänomen* (ÖAW, Ph.-hist. Kl., Denkschr., 430 ; Veröffentlich. zur Byzanzforschung, 28), Vienne, 2011, p. 83-90.

⁴ S.H. RAPP Jr., *The Sasanian World Through Georgian Eyes. Caucasia and the Iranian Commonwealth in Late Antique Georgian Literature*, Farnham – Burlington, VT, 2014, p. 213-218 ; ID., *Studies in Medieval Georgian Historiography. Early Texts and Eurasian Contexts*, Louvain, 2003 (CSCO, 601 ; Subsidia, 113), p. 19, 277 et 346.

contexte troublé, où le monument court un danger de mutilation ou de destruction⁵. C'est le cas à Nek'resi, où une basilique chrétienne a été élevée au IV^e siècle sur l'emplacement d'un temple mazdéen ; l'hagiographie témoigne également de la vivacité du culte mazdéen à Nek'resi à cette époque. Et de fait, ces inscriptions nous sont parvenues mutilées, sans doute par des chrétiens. L'étrange inscription n° 9 de Nek'resi, que Fähnrich passe sous silence, pourrait s'insérer dans un tel schéma, s'il s'agit bien d'une sorte de pamphlet anti-chrétien.

Nonobstant ces réserves théoriques, plusieurs mérites de l'ouvrage sont à souligner. D'abord, il s'agit d'un recueil précieux pour tout étudiant de la langue géorgienne ancienne ou de l'épigraphie chrétienne, et qui se veut également accessible aux non-spécialistes, notamment grâce à ses traductions irréprochables. L'on en sait gré à son auteur, car ce corpus épigraphique est d'une valeur exceptionnelle, que ce soit pour l'historien, le linguiste ou le paléographe, et qui ne se limite pas au seul domaine des études géorgiennes. Dans plusieurs cas, l'auteur dépasse la simple « compilation », soit que, dans le cas où plusieurs lectures d'une inscription ont été tentées, celles-ci soient présentées et discutées (voir l'inscription de fondation du Sion de Bolnisi = n° 2, p. 12-24), soit qu'il propose lui-même une nouvelle lecture (voir l'inscription n° 8 de Nek'resi = n° 120, p. 198-201).

La présentation est claire et soignée ; suivant une habitude de l'auteur, l'on ne trouvera pas d'apparat de notes, ce que compensera l'utile bibliographie finale. L'index des noms propres et notions importantes rendra aussi d'appréciables services, permettant, entre autres, de retrouver assez facilement telle ou telle inscription. L'on aurait tout de même souhaité une table des inscriptions, ou à tout le moins une concordance entre les numéros employés dans le volume de Fähnrich et dans ses différentes sources (surtout pour les inscriptions tirées du *Corpus*, dont l'ordre n'est pas suivi).

Quant au volet qui concerne le développement de l'écriture géorgienne, il est clairement sujet à controverse et doit être lu avec un regard critique. Quoi que l'on pense des diverses théories développées autour de la naissance de l'alphabet géorgien, il faut en tout cas se réjouir de ce que les partisans de chacune approfondissent les arguments à l'appui de leur point de vue, comme c'est le cas ici mais également dans les travaux de S.H. Rapp et d'autres. Dans ces conditions, un tel débat ne peut qu'être bénéfique au progrès de nos études.

Emmanuel VAN ELVERDINGHE (FNRS, Louvain-la-Neuve)

⁵ Un parallèle peut être dressé à cet égard avec une inscription arménienne du VIII^e siècle, qui porte également un avertissement de ce genre, cf. T. GREENWOOD, *A Corpus of Early Medieval Armenian Inscriptions*, dans *Dumbarton Oaks Papers*, 58 (2004), p. 60 et 87.